

Tant d'« amis » possibles

Sur les réseaux sociaux, les jeunes cultivent de très nombreuses « amitiés », souvent exclusivement virtuelles. Cette évolution appelle un accompagnement des parents. Comme dans tout espace public.

Que serait devenue, sur les réseaux sociaux, la « souveraine et parfaite amitié indivisible » de Montaigne et La Boétie, selon laquelle « chacun se donne si entier à son ami qu'il ne reste rien à départir ailleurs » ? Facebook, Instagram et Snapchat ont construit des réseaux de milliards d'« amis » de tous âges correspondant par les mots, les sons et les images à toute heure du jour et de la nuit, et cela quasi gratuitement. Face à ce déluge pseudo-amical, qui touche massivement les jeunes dès l'entrée en sixième, beaucoup s'inquiètent, d'autres regardent plutôt le verre à moitié plein.

Laurence Bee est journaliste et mère de trois enfants, âgés de 10 à 13 ans. Créatrice du blog Parents 3.0, elle a mené l'enquête (1) : « Nos enfants sont désormais des êtres faits de chair et d'octets. La plupart du temps, leurs amitiés dites virtuelles démarrent dans le monde réel, avec les copains de la cour de récré puis les devoirs qu'on va faire ensemble. Et le cercle s'agrandit. »

C'est là qu'interviennent massivement les « amitiés » virtuelles sur les réseaux sociaux. « Le problème numéro un, c'est la virilité », constate Laurence Bee. Il est difficile pour les jeunes de rester maîtres des photos, vidéos et textes qu'ils publient pour et avec leurs « amis ». »

Le phénomène est aujourd'hui aussi massif qu'inédit. Les smartphones et tablettes sont devenus, en une décennie, des prolongements numériques de nos cinq sens. Force est de constater que les jeunes, comme les adultes, mènent une sorte de vie parallèle et collective dans ce qui est peut-être une forme de « réalité augmentée ».

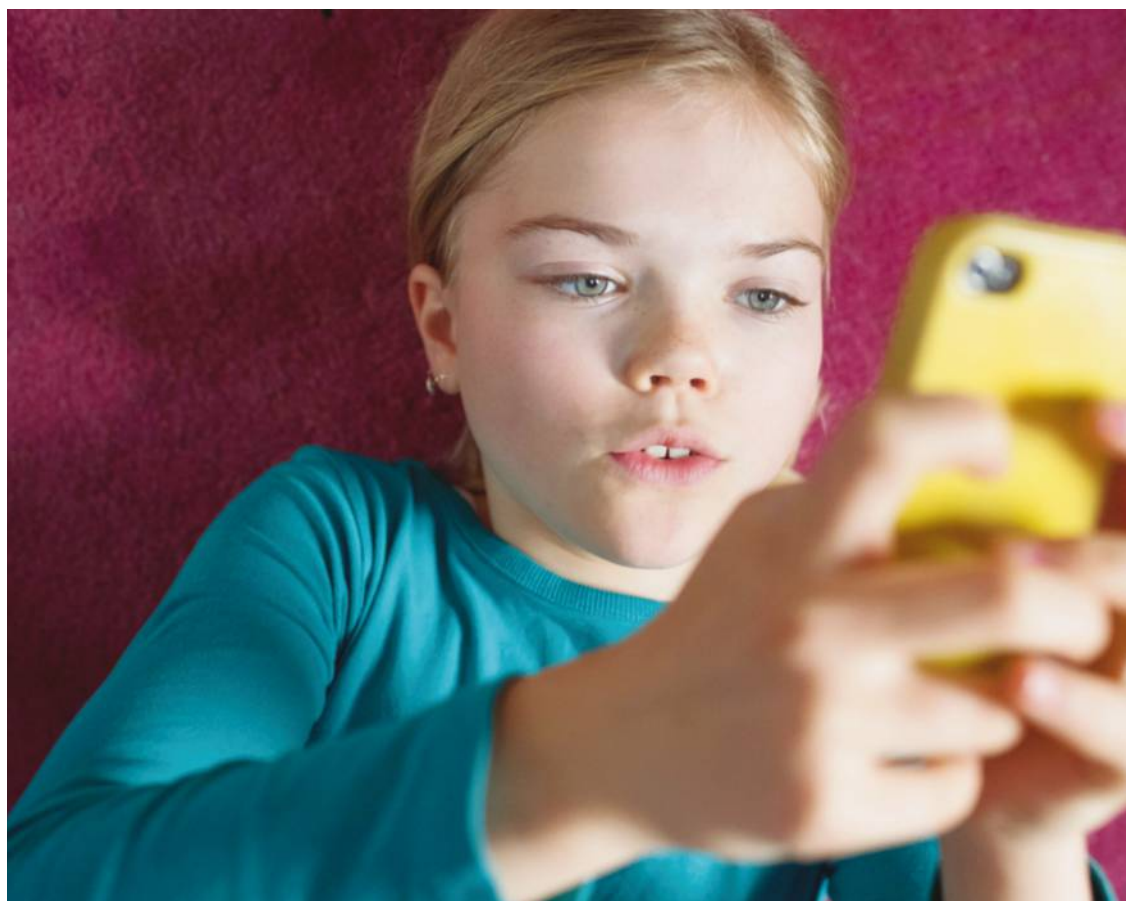
On peut s'interroger sur le sens de ce fameux mot « ami ». Il est synonyme en anglais et dans le monde numérique de *followers* (suiveurs, abonnés, contacts). Pour Antonio Casilli, chercheur en humanités numériques à Télécom ParisTech, il résulte d'une « ruse de l'interface pour pousser les usagers à partager des contenus ».

Thomas Fauré, lui-même père et fondateur de Whaller, une société créatrice de réseaux sociaux privés et sécurisés (*lire les pistes*), analyse : « Nous vivons une crise sémantique du mot "ami". Dans la réalité, il existe une grande diversité de relations amicales, dans leur nature, leur histoire, leur intensité. La promesse des réseaux sociaux, créés par des étudiants qui voulaient se faire des "potes", consistait à nous rendre plus libres et plus puissants. Mais les jeunes sont devenus véritablement accros. » Thomas Fauré use même d'un néologisme : « Ils sont passés de l'"intimité" à l'"extimité". Seuls dans leur chambre, à toute heure du jour ou de la nuit, ils écrivent, publient, au risque de l'addiction et aussi de la mise à nu, aux yeux de tous, de leur intimité. »

Certes, de nombreuses utilisations positives sont possibles et réelles : travail scolaire de groupe, partage de passions...

Certes, de nombreuses utilisations positives sont possibles et réelles : travail scolaire de groupe, partage de passions, élargissement du cadre social, création d'œuvres artistiques, etc. Mais entre « amis » purement numériques, on peut aussi cultiver une forme d'isolement en étant relié à d'autres. Sans oublier les risques de harcèlement, d'arnaques, de diffusions à grande échelle de rumeurs incontrôlées.

Divina Frau-Meigs, professeur à l'université Sorbonne nouvelle-Paris 3 en sciences de l'information et de la communication (2), ne s'inquiète pas outre mesure. Certes, rappelle-t-elle, « la logique numérique ne fonctionne qu'en "on-off", sans ces zones grises si propres aux amitiés, d'où la violence des rejets et ruptures en ligne ». Mais les jeunes ont, selon elle, appris à se méfier des traces qu'ils laissent. Les parents, eux, sont novices en la matière. Lorsqu'ils étaient jeunes, tout cela n'existait pas. Il leur faut néanmoins accompagner leurs enfants, rappelle Laurence Bee,



Jens Nieth/plainpicture

Tant d'« amis » possibles

« L'enfant ne doit publier que ce dont il peut être fier, heureux. Sachant que, sur le Net, l'intimité n'existe pas, il faut accepter que son enfant prenne son envol numérique. »

●●● (Suite de la page 13.)

en leur demandant par exemple : « Que veux-tu publier ? Qui va lire ces textes, voir ces images, écouter ces sons ? » « L'enfant ne doit publier que ce dont il peut être fier, heureux. Sachant que, sur le Net, l'intimité n'existe pas, il faut accepter que son enfant prenne son envol numérique. »

Un éternel débat renaît : faut-il laisser faire ou interdire ? Canaliser, par exemple en coupant la wi-fi familiale la nuit ? Et plus largement, vaut-il mieux avoir beaucoup d'amis virtuels que pas d'amis réels du tout ? Ou, au contraire, peut-être vaut-il mieux avoir quelques amis réels que des centaines d'amis virtuels ?

La philosophe Anne Dalsuet (3) voit dans ces nouveaux réseaux une « forme d'intimité entretenue à distance », qui peut « prolonger et étoffer des amitiés déjà existantes ». Elle constate que « la sociabilité ne réside plus seulement dans le face-à-face physique » et va jusqu'à évoquer une « coprésence numérique », voire une « nouvelle manière d'être au monde ». Après tout, note-t-elle, « ces relations peuvent ne pas être factices et correspondre au contraire à une quête de sincérité ».

Laurence Bee invite quoi qu'il en soit les parents à « réfléchir avec leurs enfants à la notion d'amitié sur les réseaux sociaux, à les inciter à ne pas engager l'image des copains, à demander leur accord avant de mettre en ligne une vidéo... »

On peut ainsi instaurer avec ses enfants des principes d'« hygiène numérique », tout comme on a créé des règles pour vivre dans tout espace public... En d'autres termes, comme le professe Divina Frau-Meigs : « Il faut civiliser le numérique. »

Frédéric Mounier

(1) Auteur de *Mon enfant dans la jungle des réseaux sociaux*, Éd. Tournez la page, et de *l'e-book Facebook, Twitter expliqués aux parents*, Numeriklivres.

(2) Coauteur, avec Alain Kiyindou, de *Diversité culturelle à l'ère du numérique*. Glossaire critique, Paris, La Documentation française, 2015.

(3) Auteur de *T'es sur Facebook ? Qu'est-ce que les réseaux sociaux changent à l'amitié ?*, Flammarion, 2013.

repères

Les jeunes et les réseaux sociaux

Les jeunes de 7 à 12 ans passent en moyenne 5 h 30 sur Internet par semaine, 13 h 30 (dont plus de la moitié la nuit) pour les 13-19 ans (étude Ipsos 2015).

61 % des 13-19 ans utilisent les réseaux sociaux.

48 % des 8-17 ans ont un compte Facebook; 73 % s'y connectent seuls; 18 % y ont été l'objet d'insultes; 36 % y ont été choqués par des contenus; 10 % en ont parlé avec un adulte.

Un quart des jeunes ont plus de 300 « amis ».

Un quart des jeunes donnent leur adresse mail ou « réelle ».



« Réfléchir avec les enfants à la notion d'amitié sur les réseaux sociaux... » Plainpicture/Mikesch

témoignages

Leurs réseaux, Facebook et Twitter

« La vitrine de ma vie »

Marguerite
25 ans, ingénieure

« Je me suis inscrite sur Facebook dès son apparition en France en 2004. Au départ, cela me servait à me connecter avec les personnes de ma classe et de mon lycée, à partager les photos de la dernière soirée, etc. Puis, le réseau s'est élargi : il me permettait alors d'être en relation avec les copains de l'école élémentaire ou avec des personnes perdues de vue depuis la maternelle. Peu à peu, "s'ajouter sur FB" est devenu la suite logique des rencontres, un moyen de rester en contact, d'avoir des nouvelles malgré l'éloignement. Sur les profils des amis qui se sont éloignés après le bac, on devient vite voyeur. C'est le *stalking* (1). On a tendance aussi à

aller voir le profil de la vieille ennemie du collège, histoire de comparer si elle est toujours aussi "cool", ou si on a fini par prendre l'ascendant... Chacun gère son profil comme la vitrine de sa vie. On sait que les recruteurs n'hésitent pas à y jeter un coup d'œil avant un entretien d'embauche. J'ai 426 amis. Je fais régulièrement le tri pour ne garder que ceux dont les nouvelles me font plaisir ou dont les publications me font rire. En même temps, rien de pire que de se rendre compte qu'une vague connaissance vous a supprimé de sa liste d'"amis" ! »

« Relire les "murs" »

Marie
44 ans, directrice de développement numérique, mère de quatre enfants

« J'aime aussi regarder le "mur" des jeunes de ma connais-

sance sur Facebook, mur qui dessine progressivement la trace de ce qu'ils veulent dire de leurs goûts, des choses qu'ils ont aimées, de ce qu'ils créent. Avec mon mari, nous avons longuement évolué en liaison avec des jésuites. Je pense que dans la lignée de cette tradition spirituelle, on pourrait proposer à ces jeunes de relire leur mur chaque semaine pour mieux discerner le chemin qu'ils publient. Cela leur révélerait plein de choses sur leurs joies et leurs peines, pour choisir demain ! »

« Envie de se rencontrer en vrai »

Mathilde
25 ans, psychologue

« J'ai grandi avec Facebook. Aujourd'hui, c'est seulement un moyen pour moi de rester en contact avec mes amis, ceux que je connais "en vrai". Puis, par

curiosité, je me suis inscrite sur Twitter, que j'utilise beaucoup à présent. Je m'y suis fait beaucoup de vraies amitiés, avec des gens que je ne connaissais pas par ailleurs. Au moment de l'adoption du "mariage pour tous", j'ai ainsi retrouvé beaucoup de jeunes catholiques qui ne se sentaient pas concernés par les revendications de La Manif pour tous. De fil en aiguille, nos conversations sur des sujets communs, par mots-clés, notamment autour de mon intérêt pour la neuropsychologie, ont pris forme. Au point de m'aider dans mes recherches d'emploi. Je ne voyais pas ces "amis" pour de vrai, mais nous avons une vraie qualité de relation, grâce notamment à la possibilité d'échanger des messages en privé. Par ailleurs, j'ai participé régulièrement, "en vrai", aux rencontres organisées par les "twittos" catholiques. »

Recueilli par Frédéric Mounier

(1) De l'anglais stalk : traquer.

Prochain dossier :

Trouver sa place dans sa belle-famille

Même s'ils se sentent souvent moins habiles qu'eux en matière de numérique, les parents ne doivent pas laisser leurs enfants faire seuls leurs premiers pas sur les réseaux sociaux.

entretien

« Leurs relations ont un prolongement numérique »

Justine Atlan

Directrice de l'association e-Enfance

Comment réagissent les parents face aux amitiés qui se construisent sur les réseaux sociaux ?

Justine Atlan : Les parents sont souvent défaillants en matière d'éducation au numérique, parce que cet usage est nouveau dans l'histoire de l'humanité. Parce qu'ils ne l'ont pas vécu au même âge que leurs enfants, ils n'ont donc pas de repères, pas de modèle éducatif sur lequel s'appuyer. Ils sont pourtant tout à fait capables d'élever leurs enfants à l'ère numérique, tout simplement parce qu'ils ont des réflexes d'adultes, de l'expérience. Ils savent ce que signifie se protéger, partager ou non des choses intimes, ne pas violenter l'autre. Il faut donc à la fois rassurer les parents et les informer.

Et les adolescents ?

J. A. : Ils n'envisagent pas la vie sans les outils numériques. Toutes leurs relations ou leurs expériences ont un prolongement naturellement numérique. Ils photographient, publient, diffusent de façon fluide et naturelle. Rien n'existe sans cette dimension de partage. Par nature, l'adolescent a besoin de faire valider son identité personnelle par le groupe des pairs. Les réseaux sociaux sont le prolongement idéal de ce mode de fonctionnement, un outil rêvé pour vivre l'adolescence avec intensité et émotion. Pour rester à la pointe, il faut toujours regarder ce qui se passe, publier, commenter.

Les jeunes se font-ils ainsi de vrais « amis » ?

J. A. : Attention au regard artificiel des adultes. Les ados savent très bien qui sont leurs amis : ils le

côtoient au quotidien au collège, au lycée, et n'en ont pas tant que ça. Ils connaissent aussi d'autres personnes, de près ou de loin, avec lesquelles ils sont en relation sur les réseaux sociaux, avec qui ils partagent des choses. Mais il ne faut pas forcément en déduire des liens d'amitié. Ils ne pensent pas qu'ils ont 200 amis s'ils ont 200 « contacts » ou abonnés sur les réseaux. Certes, ils souhaitent bénéficier d'une popularité agrégeant un maximum d'« amis », mais ils ne

« Attention au regard artificiel des adultes. »

sont pas dupes. À la marge, il existe des adolescents fragiles qui vont mélanger tout cela de façon excessive et qui peuvent se faire du mal, être blessés, voire traumatisés dans des relations sur ces réseaux. Mais cela reste une minorité.

Quels sont, pour les parents, les points d'attention ?

J. A. : La question se pose avant l'achat du premier téléphone, c'est-à-dire lors de l'entrée au collège, pour 90 % des jeunes. C'est l'âge de la découverte de l'autonomie, des trajets effectués seul. Il faut s'interroger : pourquoi mon enfant veut-il cet outil ? Qu'est-ce que j'en attends ? On n'est pas obligé de lui acheter un smartphone, on peut se contenter d'un simple téléphone, juste pour être en lien. Car qui dit smartphone dit Internet, dit réseaux sociaux... Et ne jamais être coupé de ses amis, c'est le rêve absolu pour un adolescent. Il faut donc prévoir le cadre puis être capable de l'aménager au fil du temps. Ne pas mettre une Formule 1 dans ses mains sans lui avoir appris à conduire.

Recueilli par Frédéric Mounier

pistes

Écouter, éduquer, respecter

E-enfance

Cette association de protection de l'enfance, experte en usage numérique des jeunes, est agréée par le ministère de l'éducation nationale pour intervenir en milieu scolaire afin de sensibiliser aux bonnes pratiques du numérique. Son numéro Vert 0800.200.000 (www.netecoute.fr) permet une écoute gratuite, anonyme et confidentielle pour parents et enfants. Site : www.e-enfance.org

Créer ses propres réseaux sociaux privés

Whaller est une plateforme Web, alternative aux réseaux sociaux « publics », qui permet de créer et d'animer un réseau social privé (familial, scolaire, associatif, etc.) sans que les informations personnelles publiées ne soient récoltées ou indexées sur les moteurs de recherche. Site : <https://whaller.com/fr/>

Les points de veille

Sur les réseaux sociaux, dans la vie numérique, deux types de dangers existent :

Les dangers extérieurs : Prédateurs sexuels, personnes mal intentionnées, manipulatrices (incitation à l'anorexie, drogue, sectes), pornographie, violence, haine.

Les relations entre pairs : Cyberviolences, cyber-harcèlement, insultes, détournement d'images, moqueries. Il faut rappeler aux jeunes que pour l'essentiel, les réseaux sociaux sont publics. Le Net n'oublie rien, tout ce qui est mis en ligne peut être récupéré et toujours revenir comme un boomerang dans un mois, dans dix ans. Moins on met en ligne de choses sur soi, moins on s'expose à d'éventuelles mauvaises intentions.

#AirDuTemps. En ce jour de Fête de la musique, les rockeurs amateurs seront au coin de la rue. De nombreux adolescents rêvent de former leur groupe.



Photo Plainpicture/Erickson

Ils ont un groupe de rock

Brancher les guitares. Sortir les micros. En 2017, les adolescents continuent à former des groupes de rock. Biberonnés pourtant à d'autres genres musicaux, du rap à la pop en passant par la musique électronique, collégiens et lycéens restent fidèles au mythe du groupe de rock.

Ainsi, les élèves du bien nommé collège Lechanteur, à Caen (Calvados), plébiscitent le School of Rock, le « rock band » du collège, mis sur pied par deux enseignants musiciens, le professeur de musique Stéphane Besnier et son complice professeur d'EPS Stéphane Ferey. Les deux amis, portés par le même amour de la guitare, ont monté un groupe pour les collégiens voilà dix ans bientôt. Depuis, ils sont 35 apprentis chanteurs, musiciens et techniciens, qui se renouvellent au gré des passages au lycée. Ils se produisent sur des scènes de festivals, et font même des premières parties prestigieuses, comme celle du rappeur Nekfeu.

Le bénéfice serait « immense », selon Stéphane Besnier. « Les élèves acquièrent une confiance en eux qui les pousse dans tous les domaines. » Affronter la scène donnerait des ailes et créerait des liens très forts. Le groupe est d'ailleurs surnommé « la famille », tant les amitiés y sont soudées. Il a permis de sauver des scolarités pourtant mal engagées. « Certains

décrocheurs y trouvent un nouveau souffle », résume le professeur.

« Preuve que le rock reste unique, décrypte la sociologue Sylvie Octobre, spécialiste des pratiques culturelles des jeunes. C'est la musique la plus conviviale, la plus facile à jouer ensemble sans grands moyens. » Une histoire de copains, de bande, avec toute sa mythologie de répétition dans le garage des parents. Et de fascination pour la figure du rockeur. À l'âge de tous les changements, elle attire comme un aimant, poursuit la sociologue. Le rockeur crie des sentiments forts, qui font écho à la sensibilité adolescente à fleur de peau. C'est aussi une musique qui se danse, et donc une façon de s'approprier un corps en plein changement.

À notre avis

Le groupe de rock d'aujourd'hui est une activité pour ados sages. La corrosion est passée du côté du rap. Les puristes sont fans de musique électronique. Les adolescents qui jouent du rock aujourd'hui ne revendiquent plus la subversivité des Sex Pistols, la figure de proue du mouvement punk à la fin des années 1970. L'affaire est devenue consensuelle. Toutefois, le groupe de rock reste bien souvent un rêve hors de portée, car les instruments coûtent très cher. Tous les parents ne peuvent pas jouer les généreux mécènes.

Emmanuelle Lucas

lien de famille

Didier Brunner, producteur de « Kirikou et la sorcière », vient de réaliser avec ses enfants « Le Grand Méchant Renard ».

« Transmettre ma passion du métier »



Didier Brunner à la cérémonie des Oscars en 2014. Gabriel Olsen/AFP

« Cela s'est passé il y a trois ans lors d'une réunion de famille. J'étais alors en pleine crise existentielle et professionnelle. J'avais quitté les Armateurs, la société de production de films d'animation que j'avais fondée en 1994, et avec laquelle j'avais produit les trois Kirikou, Les Triplettes de Belleville, Ernest et Célestine... Après son rachat, j'ai décidé de reprendre ma liberté, de devenir consultant et d'écrire.

Mes deux enfants, Pauline et Damien, m'ont dit ce jour-là : « On ne te donne pas une semaine avant de t'ennuyer ferme ! » Ils m'ont proposé de monter une nouvelle société avec eux. C'est la première fois qu'ils manifestaient l'envie de travailler avec moi.

Ça m'a d'abord fait peur. J'ai toujours considéré qu'il était dangereux de travailler avec des proches. J'ai fait ma carrière de producteur un peu en égoïste. C'est un métier avec lequel on vit jour et nuit, qui laisse peu de place à la vie familiale. Je n'ai pas été un père modèle, mais j'ai toujours cherché à les rendre curieux.

Ils n'ont pourtant pas eu besoin de me pousser beaucoup. Je dois avouer que j'avais envie de leur transmettre ma passion. Je sentais que Damien, architecte confronté aux affres de son mé-

tier, était malheureux dans sa vie professionnelle. Il s'est toujours passionné pour le 7^e art. Pauline aussi : après des études de cinéma, elle s'est révélée avoir des talents de doublage (la voix de Célestine, c'est elle!). Nous avons donc créé la société Folivari, un projet plutôt modeste, à dimension familiale, pour travailler aux côtés de gens avec lesquels nous avons des affinités. Mais la fièvre de la production nous a gagnés, et nous avons multiplié les projets : la série adaptée d'Ernest et Célestine, les longs métrages Le Grand Méchant Renard et bientôt Samsam...

Damien et moi sommes sur la même longueur d'onde. C'est un peu mon jumeau de production. Lui et sa sœur me forcent à m'interroger sur les nouveaux usages, les nouveaux médias. Ils baignent dedans depuis leur enfance. Je n'ai pas leur agilité sur ces nouvelles techniques et méthodes d'écriture. Ils m'ont aussi orienté vers des collaborateurs relativement jeunes, au parcours atypique, comme la directrice juridique, arrivée avec un diplôme d'infirmière...

En fin de compte, ils ont détrempé mes craintes : les rancœurs éventuelles ne se mêlent pas à nos relations professionnelles. Cela reste à la porte de notre travail. Le passage de témoin est en train de se faire et j'en suis heureux. »

Recueilli par Stéphane Dreyfus

essentiel

Album

Le Chat le plus mignon du monde

Ça y est ! Papa et maman ont dit oui ! La petite fille qui raconte l'histoire va enfin avoir un petit chat. Toute la famille part le chercher, le choisit, le ramène et la maison et... Mais il est bien étrange, cet animal : il ne montre jamais son visage. Alors chacun y va de son idée pour l'obliger à se retourner, mais l'animal se cache. Jusqu'à la pirouette finale, bien sûr ! Plein d'inventivité, ce livre parlera à tous ceux qui réclament un animal à leurs parents... et à tous ceux qui l'ont obtenu.

Yaël Eckert
De Vincent Pianina, Éd. Thierry Magnier, 48 p., 12,50 €. Dès 4 ans.

Appli

Oh! L'appli de dessin magique

Ode aux pouvoirs de l'imagination, cette application colorée, inspirée d'un album de Louis Rigaud et Anouck Boisrobert, se présente comme une boîte de gommettes virtuelles. Selon comment on tourne la tablette, un demi-cercle se transforme en lune, en chien ou en parapluie, un losange devient le toit d'une maison ou un cerf-volant... Du bout du doigt, l'enfant compose de drôles de paysages changeants, qu'il peut prendre en photo et envoyer par mail à ses proches.

Cécile Jaurès

Appli gratuite, possibilité de faire un don au créateur (à partir de 0,99 € via l'achat intégré), sur iPad. Dès 4 ans

Livre-CD

La musique au temps du Moyen Âge

L'espigle Elvide épousera son ami Milon lorsqu'il aura satisfait à ses trois exigences : rapporter la queue d'un monstre, combattre le plus valeureux des guerriers, lui rapporter le plus beau trésor. Milon y parviendra-t-il ? Nous voici transportés des siècles en arrière, quand les chevaliers combattaient pour l'honneur d'une dame. Il est question ici d'amour courtois. Une belle initiation à la musique et à la littérature médiévale.

Blandine Canonne

Un conte d'Éric Senabre, raconté par Jacques Bonnaffé, ill. par Élodie Coudray. Mus. : Ensemble Obsidienne. Éd. Didier Jeunesse, 23,80 €. Dès 6 ans.

On en parle. Dans son nouveau livre, le pédopsychiatre Stéphane Clerget aide les parents à aborder des sujets délicats avec des mots justes.

Questions d'enfants, réponses de parents

« Est-ce qu'on peut être papa quand on est vieux ? », « Pourquoi je ne vois jamais mon grand-père ? », « Ça sert à quoi de se marier ? »... Quel parent n'a pas entendu son enfant poser une question, tout sauf anodine, au moment où il s'y attend le moins, quand il fait la vaisselle ou se rase devant le miroir de la salle de bains ?

Un peu pris au dépourvu, l'adulte aimerait différer la réponse, la remettre à plus tard. Parfois, il est gêné, mal à l'aise, il élude. Pourtant le questionnement s'inscrit dans une démarche éducative. Il développe l'intelligence de l'enfant et se révèle riche d'enseignement pour le parent. Telle est la conviction du pédopsychiatre Stéphane Clerget, auteur du livre *Parents, frères et sœurs, famille, mode d'emploi*, édité chez Bayard Jeunesse (1).

Réalisé à partir de vraies questions posées par des élèves de primaire, cet ouvrage, destiné aux enfants et à leurs parents, répertorie une quarantaine de questions autour des problématiques familiales : les frères et sœurs, les disputes, les séparations, l'autorité, la maladie, la mort, les foyers recomposés, l'abandon, l'adoption, le handicap... Sur tous ces sujets susceptibles de les préoccuper, les enfants posent des questions pertinentes, qui vont droit au but et peuvent déstabiliser leurs parents ou leurs grands-parents.

Selon ces derniers, les enfants d'aujourd'hui seraient plus « directs ». À leur époque, on ne leur répondait pas, ou alors à côté. « Désormais, les petits sentent que les adultes sont disponibles pour répondre », avance Stéphane Clerget. Aussi, pour chaque question ou thématique, l'auteur propose-t-il des éléments de réponse en apportant plusieurs points de vue, différents éclairages, afin d'ouvrir le sujet au maximum et de stimuler ainsi la curiosité

intellectuelle du jeune lecteur. Il arrive cependant que l'enfant n'ose pas aborder tel ou tel sujet pour ne pas mettre mal à l'aise son parent. À l'inverse, dans certaines circonstances, l'enfant s'enquiert d'un sujet avant même que celui-ci soit d'actualité, une séparation par exemple, comme s'il pressentait quelque chose. « L'enfant nous tend un miroir, il lit dans nos pensées et nous aide à révéler ce que l'on réfute. Une question peut ainsi précipiter des événements. En ce sens, elle est une épreuve de vérité », souligne le pédopsychiatre.

Dans certaines circonstances, l'enfant s'enquiert d'un sujet avant même que celui-ci soit d'actualité.

Les parents ont donc tout intérêt à s'y préparer, à l'anticiper. « Il n'y a pas de sujet tabou, estime Stéphane Clerget. L'enfant est protégé par son niveau de réflexion, il comprend ce qu'il peut digérer. » L'essentiel est d'apporter une réponse juste, sincère, mesurée, adaptée à son âge. Le praticien met en garde contre une certaine transparence, parfois obscène, pratiquée au nom de la vérité mais qui risque de choquer l'enfant. Les mots choisis de l'adulte doivent au contraire l'aider à comprendre ce qu'il ressent dans sa famille, à surmonter une éventuelle crainte et à se sentir mieux au quotidien avec les siens.

France Lebreton

(1) Parents, frères et sœurs, famille, mode d'emploi, de Stéphane Clerget et Sophie Bordet-Petillon. Éd. Bayard Jeunesse, 63 p., 9,90 €. À partir de 7 ans.